

LE SACRIFICE



© Mera éditions, 2022
pour l'édition française
www.mera-editions.com

Édition originale québécoise parue sous le titre :
LE SICARIER
© 2006, Danny-Philippe Desgagné

Illustration de couverture : © Shutterstock

Les textes de cet ouvrage sont protégés. Toute reproduction ou représentation, totale ou partielle, par quelque procédé sans autorisation expresse de l'auteur est interdite et constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle.

ISBN 978-2-9571694-6-7

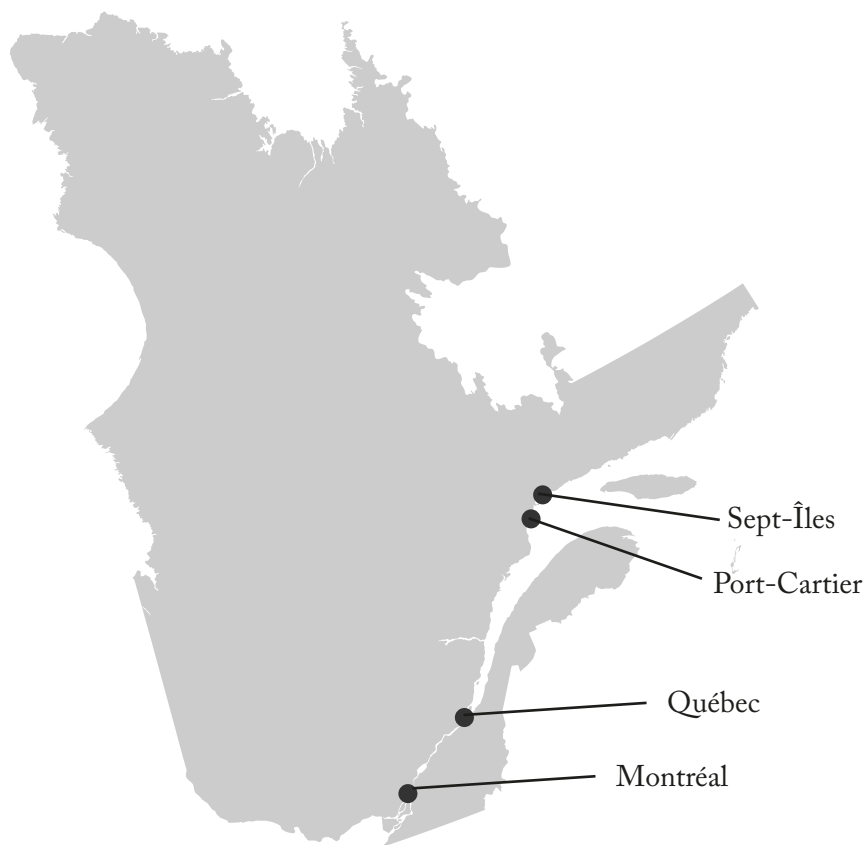
**DANNY-PHILIPPE
DESGAGNÉ**

LE SACRIFICE

THRILLER MYSTIQUE

ΠERA
— EDITIONS —

LE QUÉBEC



L'AUTEUR

DANNY-PHILIPPE DESGAGNÉ

Né en 1958, Danny-Philippe Desgagné a grandi dans une ville minière du nord-est du Québec, avec un père détective et une mère présente à la maison, avant d'aboutir, en 1963, à Sept-Îles, sur la Côte-Nord. Après avoir pratiqué différents métiers ; de facteur à huissier de justice, de commerçant, de manœuvre à dessinateur industriel, de barman puis de refroidisseur de têtes chaudes (videur) nous abrègerons pour en arriver au séisme qui, en 1990, bouleversera sa vie : l'irrépressible besoin d'écrire. Lassé de travailler pour les autres pour boucler ses fins de mois, il lance avec ses frères une entreprise. Il est notamment l'auteur de *Killer Kills Killers*, un thriller hors norme, lauréat du prix L'Encre et les Mots 2022, et inspiré du scénario écrit par son frère Robin, à qui Danny-Philippe avait promis sur son lit de mort de le transposer en roman. « Écrivain autodidacte, plus obstiné qu'une mule et grand insoumis devant l'Éternel, si l'encre venait à me manquer, je serais enclin à tremper ma plume dans mon sang pour terminer un ouvrage. »

*À Blanche et à Philippe-Auguste,
à Juliette et à Cléophas, mes grands-parents.
Ce sont tous vos sacrifices qui, aujourd'hui,
me permettent d'écrire...*

Ceux qui ont une religion peuvent s'en réjouir, car il n'est pas donné à tout le monde de croire aux choses célestes. Il n'est même pas nécessaire de craindre la punition après la mort; le purgatoire, l'enfer et le ciel ne sont pas admis par tous, mais une religion, n'importe laquelle, maintient les hommes dans le droit chemin. La crainte de Dieu revient à l'estime de son propre honneur et de sa conscience.

Anne Frank, *Journal d'Anne Frank*
(Het Achterhuis)

PROLOGUE

Nuit du 14^e jour du mois de Nisan, 35-36 de notre ère.
Au sommet du Mont des Oliviers.

Bien qu'il eût les yeux fermés, l'homme ne pouvait ignorer le tumulte qui émanait de la cité d'où s'élevaient les flammes qu'il n'osait regarder. Le bruit assourdissant des combats qui, quelques heures plus tôt, avaient ébranlé l'orgueilleuse Jérusalem, résonnait encore dans ses oreilles. Le succès avait été à portée de main. Mais, comme Jude, son père, et comme Ézéchiass, son aïeul, il avait échoué. À son tour, il sentit le souffle de la mort effleurer sa nuque. La peur incoercible qu'il éprouvait en cet instant lui serrait les entrailles avec autant de force qu'un pressoir à olives. Anéanti tant physiquement que moralement, Ieschoua tourna le dos à la ville et se retira dans l'ombre des oliviers. Il s'éloigna d'un jet de pierre de ses hommes épuisés.

L'étreinte de la peur lui était devenue insupportable.

La sueur ruisselait le long de ses bras. À la lueur des torches, il constata que, bien qu'il n'ait aucune blessure apparente, il était couvert de sang. Comme s'il transpirait du sang. La profondeur abyssale de sa peur avait déclenché une crise d'hémathidrose. Ébranlé au plus profond de son être, Ieschoua tomba à genoux, puis releva la tête et implora :

« Père, si tu voulais éloigner de moi cette coupe... Toutefois, que ta volonté soit faite, et non la mienne... »

L'humidité de cette fraîche nuit d'avril amplifiait tous les bruits. Même ceux des hommes en armes qui gravissaient le

mont des Oliviers. Ieschoua le savait pertinemment ; il se tenait à l'endroit exact où sa croisade terrestre prendrait fin. S'il en avait eu le moindre doute, un simple regard en direction de ses hommes aurait suffi à le ramener à la réalité. La bataille pour s'emparer du Temple, qui avait duré des heures et qui s'était soldée par une retraite chaotique sur le mont des Oliviers, avait eu raison des plus forts d'entre eux. Les martèlements sourds des pas de la cohorte qui montait à leur rencontre s'intensifiaient. Ieschoua tourna la tête et jeta un dernier regard en direction de ses loyaux gardes du corps. Ksifias et Dimakairos acquièrent d'un signe de tête. Leur fidélité était totale. Derrière eux, se tenait un jeune homme vêtu d'un drap blanc. Ieschoua lui sourit. Il avait été sensible à l'initiative de ses hommes de lui avoir envoyé cet ange fabriqué de toutes pièces. L'intention était louable, mais à présent il était trop tard. Personne ne pouvait plus rien pour lui. Les premiers soldats des six centuries d'élite envoyées par Pilate apparurent soudain devant lui. À leur tête, un tribun militaire. Comme si cela n'était pas suffisant, par excès de précautions ou pour appuyer sa collaboration, le Sanhédrin avait adjoint un renfort de deux cent de ses miliciens aux forces romaines.

Soudain, un civil émergea d'entre les hommes d'armes. Ieschoua le reconnut immédiatement. D'un pas résolu, Iehouda, dit l'« Ish-sikarioth », s'avança vers lui...

1

11 juin 1998, Sept-Îles.

Perdue dans ses pensées, une femme déambulait le long d'un trottoir. Il était 20h50 et elle venait de descendre de l'autobus qui l'avait conduite de Québec à Sept-Îles. D'un geste mécanique, elle fit craquer son cou. Les courbatures de son corps étaient le cadet de ses soucis. En fait, une seule chose comptait vraiment : elle *lui* avait échappé. Les précautions qu'elle avait prises pour brouiller les pistes derrière elle lui assuraient une certaine longueur d'avance. Du moins l'espérait-elle. Du bout de sa chaussure elle frappa un caillou qui sautilla comme un moineau devant d'elle. Une question la taraudait :

« Ma place dans l'univers, si insignifiante soit-elle, vaut-elle plus, que ce futile amas de fer et de silice ? »

Sa présence ici était l'aboutissement d'une vie. La sienne. Elle avait cinquante et un ans, et elle en avait passé trente agenouillée sur un prie-Dieu, à tourner les pages d'un bréviaire. Trente ans cloîtrée dans un couvent pour finir traquée. Quel non-sens. À Dieu, elle avait tout donné : sa jeunesse, son amour et ses espoirs d'un monde meilleur.

Soudain un léger frottement la fit sursauter. Elle rentra la tête dans les épaules. Ce n'était qu'une chauve-souris. Un petit mammifère que la soif de vivre poussait à tournoyer sans cesse pour se procurer sa subsistance. Elle suivit un instant du regard le vol erratique du chiroptère. C'est là qu'elle aperçût le portail du cimetière, sur sa droite, le long du trottoir d'en face.

S'il me retrouve, voilà où je finirai bientôt.

Des puissants phares la ramenèrent brutalement à la réalité. Ceux d'un taxi. Un taxi libre qui roulait dans sa direction. La puissante lumière fut pour elle comme révélation, comme si la lueur des phares avait balayé l'intérieur de son esprit. Non seulement cette ville lui était-elle inconnue, mais son sac de voyage était si lourd qu'elle ne pouvait envisager de vagabonder plus longtemps. Elle leva un bras.

— Bonsoir M'dame, dit l'homme en actionnant la manivelle de son compteur. Vous voulez aller où ?

Couvent des Sœurs de la Perpétuelle Indulgence, se retint-elle de répondre, avant d'articuler :

— Un endroit où on peut manger sur le pouce. Où vous voulez, ça n'a pas d'importance. Et puis, vous me diriez où se trouve l'hôpital ?

— Rien de plus facile, M'dame, répondit l'homme en tournant à droite pour s'engager sur la rue Monseigneur Blanche. Si vous voulez, je peux même passer devant. Comme ça, vous saurez à quoi ressemble le bâtiment.

— D'accord, faisons ça.

Fier de lui, l'homme enfonça l'accélérateur. Sa joie fut de courte durée, car en apercevant le bâtiment de briques jaunes, la passagère changea d'avis.

— À bien y réfléchir, oubliez le restaurant. Je me débrouillerai avec ce que je trouverai à la cafétéria de l'hôpital. Je vous dois combien pour la course ?

— Quatre et soixante-quinze, M'dame, répondit le chauffeur, laconique.

— Tenez, gardez la monnaie, vous le méritez bien, dit la femme en lui tendant un billet de dix dollars. Vous ne vous serez pas dérangé pour rien, ajouta-t-elle, en soulevant son sac.

— Ne bougez pas, je vais vous aider...

— Je vous remercie, ça ne sera pas nécessaire, j'ai l'habitude, précisa-t-elle en claquant la portière.

Elle attendit que la voiture se soit éloignée, et déposa le sac à terre. Avec des gestes empreints de prudence, elle regarda à droite et à gauche. Rassurée, elle dézippa de quelques centimètres la fermeture éclair du fourre-tout, plongea une main à l'intérieur et sonda parmi les vêtements. Le contact avec l'acier

froid du pistolet de calibre 9 mm qu'elle y avait glissé le matin même, avec 10 boîtes de munitions et trois chargeurs pleins, la rassura. Si ce dernier était toujours à sa place, il en allait de même pour le pistolet-mitrailleur Uzi et les quatre chargeurs qui, eux, reposaient tout au fond du sac. D'un geste discret, elle s'empara du Beretta et le glissa prestement dans la poche de son pardessus. Avec plus d'assurance, elle se redressa et entra dans l'établissement hospitalier. À l'accueil, elle demanda où se trouvait la maternité.

— Au deuxième étage, Madame. Mais à cette heure-ci les visites sont terminées.

— Ne vous inquiétez pas, je n'avais pas prévu d'y aller ce soir, mentit-elle. Pourriez-vous m'indiquer comment me rendre à la cafétéria ?

— Bien sûr, suivez le couloir, là, sur votre droite. Au bout, à gauche, prenez l'escalier et descendez jusqu'au sous-sol. À partir de là ce sera facile, vous verrez des indications tous les vingt pas, conclut la réceptionniste avec un sourire.

La Sœur de la Perpétuelle Indulgence remercia la jeune femme et s'engagea dans l'escalier. Mais au lieu de descendre, elle monta. Arrivée à l'étage de la maternité, elle s'engagea dans le couloir et scruta les noms sur les cartes signalétiques des chambres.

— Les visites sont terminées Madame, puis-je vous aider ? lui demanda une infirmière qui vint à sa rencontre.

Sans lâcher son sac, la Sœur de la Perpétuelle Indulgence affecta un air contrit, remua son bras libre et tourna la paume vers le plafond.

— Vous n'auriez pas vu un petit garçon par hasard ? Je cherche mon petit-fils, sept ans à peine, il m'a échappé à l'étage du dessous et a filé par l'escalier.

— Il s'appelle comment ?

— Emmanuel. Il est un peu espiègle, mais gentil comme un cœur. Il n'a pas l'habitude de faire ce genre de bêtises, mais c'est un enfant, vous comprenez ?

L'infirmière lui sourit d'un air mi-amusé, mi-compatissant.

— Je jetais un coup d'œil ici et là en passant devant les chambres. Dites-moi, est-il possible de ressortir au bout de ce couloir ?

— Malheureusement non. Mais il y a l'ascenseur, là-bas, sur votre gauche, et l'escalier que vous avez emprunté pour monter jusqu'ici. Vous savez, je peux vous aider si...

— Oh non ! Ce ne sera pas nécessaire, je vais juste aller regarder jusqu'au bout du couloir, et je ressortirai par où je suis arrivée. Il pourrait aussi bien m'attendre à la cafétéria. C'est tout à fait son genre, expliqua la religieuse, en posant sa main libre sur l'épaule de l'infirmière. Faites comme si je n'étais pas là. Bonne soirée ! conclut-elle en contournant la jeune femme.

Trois portes plus loin, elle lut le nom qu'elle cherchait. Le sourire aux lèvres, elle poursuivit sa prétendue recherche d'enfant, revint sur ses pas, puis disparut dans l'escalier. Tout en bas, elle sortit la main de sa poche. Quand la porte s'ouvrit brusquement devant elle, elle comprit son erreur.

— Vous ? fut l'unique mot qu'elle parvint à articuler tandis que son sang se retirait de ses veines et que ses jambes se dérobaient sous elle. En désespoir de cause, elle replongea la main dans sa poche pour sortir l'arme. Elle y était encore lorsque les cartilages de son nez cédèrent. Pour une personne qui ne s'était jamais battue, cette douleur était un supplice. Des larmes jaillirent. Elles jaillirent comme si des doigts invisibles avaient pressé ses glandes lacrymales. Un deuxième coup à la tempe effaça la douleur, et la femme s'effondra à terre.

— Vous y êtes peut-être allé un peu fort, fit remarquer l'homme qui se tenait derrière celui qui avait frappé.

— Pas de souci, on est dans un hôpital. J'ai tout prévu. Dépêchez-vous avant que quelqu'un nous voie. Mettez-lui ça, ajouta l'homme en sortant d'une poche de son pardessus un pansement, de la gaze et du sparadrap. Arrangez-lui le nez vite fait et sortez avec elle en passant par l'accueil. Moi, je sortirai par les Urgences avec son sac. Si tout va bien, personne ne vous remarquera.

Les hommes hissèrent sans ménagement la religieuse sur la banquette arrière de leur voiture. L'un des kidnappeurs s'assit à côté d'elle, l'autre s'installa derrière le volant. Celui qui l'avait frappé les rejoignit rapidement et prit place à l'avant.

La conscience revenant d'un coup, la douleur la transperça. Avec la détermination du Christ sur la croix, la religieuse lutta pour garder les yeux fermés et rester immobile malgré les élance-

ments qui faisaient frémir son visage et sa tempe, qu'elle savait enflée. Sa vie ne valait plus rien à présent. Sa croisade allait se terminer ici, dans ce lieu perdu, aux confins de la route 138. Elle lutta contre la douleur, pour garder l'esprit en alerte. Elle devait agir. On lui avait pris son arme de poing et l'Uzi n'était plus à sa portée. Bientôt elle serait morte, c'était une évidence. Elle devait à tout prix laisser quelque chose derrière elle, un indice. Mais quel indice ? Et par quel moyen ?

2

12 juin, 08 h 30, Morgue de Québec.

Les chaussures neuves qu'il étrennait, occupaient tout l'espace disponible dans la section « préoccupations extérieures », de l'esprit du médecin légiste. Le long couloir blanc qui menait au Jardin-des-allongés, comme on l'appelait dans le métier, avait tout d'un chemin de croix tellement cela lui faisait mal. Une autre partie de son esprit, celle qu'il appelait le « Sois-professionnel-et-tais-toi », lui intima de jeter un coup d'œil au rapport qu'il tenait entre les mains.

— Bon, qu'est-ce qu'on a de nouveau au menu ce matin ? dit-il pour lui-même, en consultant la fiche d'identification. Oh ! Surprise ! Un macchabée ! ironisa-t-il. Tiroir numéro 17.

Il était sur le point d'ouvrir la porte qui donnait sur le Jardin, lorsqu'il s'arrêta net et se pencha.

C'est pas vrai, je vais pas assassiner mes pieds avec ces saloperies de godasses. Je les enlève et je marche en chaussettes aujourd'hui. Voilà ! se dit-il, nouant ensemble ses lacets, et en faisant glisser ses chaussures derrière son cou. *J'ai peut-être l'air d'un trappeur, mais je ne souffre plus.*

Il poussa la porte, repéra ledit tiroir, saisit la poignée et tira dessus pour le faire coulisser vers lui...

— Hein ! C'est une blague... ?

3

Sept-Îles, 12 juin, fin d'après-midi.

Le talkie-walkie posé sur le siège passager se mit à grésiller. Dorian Verdon sortit de sa rêverie, s'empara de l'appareil et l'approcha de son visage. Il fixa momentanément le minuscule grillage du haut-parleur comme s'ils guettaient la sortie de quelque insecte exotique. La voix au timbre autoritaire reprit aussitôt :

— Appel à toutes les unités proche du secteur de la basse ville, un vol à main armée est signalé au 11 Napoléon. Je répète : un vol à main armée est signalé au...

Verdon n'écoutait plus. Le talkie-walkie opéra un demi-tour dans les airs, heurta la portière droite et retomba tel un fruit mûr au creux du siège passager. Une vive pression du pied sur l'accélérateur souleva une vague de protestations mécaniques qui emplirent l'habitacle d'un grondement sourd. Dissimulée derrière la calandre de la Ford Crown Victoria, la sirène entama sa litanie lancinante qui libéra la voie devant lui.

Verdon n'était pas le premier arrivé sur les lieux. Deux patrouilles et une foule de curieux l'avaient précédé devant la boucherie.

— Il n'y a rien à voir, veuillez reculer s'il vous plaît, répétaient les deux policiers en uniforme qui tentaient de repousser la foule avide de sensations fortes.

— Salut les gars ! Est-ce que je peux passer, moi ? demanda Verdon tandis qu'il se frayait un chemin au milieu des badauds.

Un des flics se tourna dans sa direction et acquiesça. Le V qu'il fit avec l'index et le majeur indiqua au détective le nombre de policiers qu'il trouverait à l'intérieur.

— Merci, fit Dorian, en effleurant l'épaule de son collègue et en ouvrant la porte vitrée de l'établissement.

Des grelots tintèrent. Une odeur de poudre brûlée satura immédiatement les muqueuses de Verdon qui grimaça. Puis il repéra la fille du propriétaire. Habituellement installée derrière la caisse enregistreuse, elle était assise par terre et sanglotait. Accroupi à ses côtés, un policier lui chuchotait des paroles rassurantes. Dorian ne pouvait entendre ce que disait ce dernier, car un haut-parleur dissimulé quelque part dans le plafond crachotait un tube à succès.

« Pas vraiment de circonstance, mais à la mode », se dit le détective en se détournant de la scène et en annonçant à haute voix :

— Ici le détective Verdon. J'aimerais que mon collègue me précise sa position.

— Par ici, Monsieur le détective, cria une voix tout au fond de l'établissement.

Une haute étagère de produits alimentaires dissimulait l'arrière-boutique à Verdon.

« Humm... un si beau "Monsieur", ça ne peut que sortir du bec d'un poussin tout frais pondu, ça », songea le détective.

— Venez me rejoindre, cria de nouveau le policier, je suis tout au fond, près du comptoir à viande, mais je vous avertis... c'est pas joli à voir.

— Surtout ne touche à rien, intima machinalement Verdon, alors que ses pensées allaient vers le malheureux propriétaire de l'endroit.

Il l'imaginait étendu par terre dans une posture grotesque, se vidant de son sang.

« Pauvre Gustave, avoir fait la Légion Étrangère, avoir survécu à l'enfer de l'Algérie et finir bêtement dans le fond d'une boucherie de quartier. Y a pas de justice dans ce putain de monde. »

Verdon fit deux pas, contourna l'étagère qui lui faisait obstacle puis se figea.

Le Poussin était bien là où il s'y attendait, casquette vissée sur la tête. Mais le « Chêne belge », sobriquet qu'on donnait à

Gustave Adler en rapport à son imposant gabarit, ne se vidait absolument pas de son sang, et était encore moins étendu à terre. En fait, il se tenait bien droit face au jeune policier qu'il dominait d'une bonne tête. Et outre les viandes exposées dans le comptoir réfrigéré, la seule chose vidée de son sang dans cette pièce était le truang qui avait fait l'erreur de venir le braquer.

Sa surprise passée, Verdon s'avança lentement vers la scène de crime, analysant les moindres détails. D'abord cette fine poudre de plâtre et ces confettis de carton, arrachés à la tuile du plafond qui a essuyé le premier, et sans doute l'unique, coup de feu ayant résonné dans cette pièce. Puis l'arme : un calibre 12, canon tronqué de 15 bons centimètres, encore accroché par le pontet aux doigts du cadavre. L'expérience aidant, Verdon remonta rapidement le fil probable des événements :

« Désireux d'impressionner sa victime, le braqueur a dû tirer un coup de semonce au plafond. Très mauvaise idée. Surtout quand on affronte un homme comme Adler. Et la vitesse avec laquelle a dû réagir ce dernier, l'inconscient n'a sans doute pas eu le temps de faire remonter une cartouche dans la culasse. J'ignore quelle arme a utilisé Adler, mais je parierais que c'était du lourd. Gros et tranchant. Quel imbécile ce braqueur ! Il devait être mort avant même d'avoir heurté l'égal. »

— Bonjour Gustave, furent les seuls mots qui, sur le moment, vinrent à l'esprit de Verdon.

En trente et un ans de carrière, jamais il n'avait été confronté à une telle affaire. Sans être un ami intime, Adler était plus qu'une simple connaissance. Depuis une bonne dizaine années, Adler et lui piquaient régulièrement des brins de causette. Très régulièrement même, car Dorian était un familier de cette boucherie.

— Bonjour à vous aussi, Monsieur Verdon, rétorqua calmement Adler.

— Si cela ne t'embête pas trop, Gustave, je préférerais qu'on continue de se tutoyer, comme d'habitude. Ce sera moins embarrassant, tu ne crois pas ?

— D'accord, je préfère aussi.

— Vu les circonstances, tu comprendras que je me trouve dans l'obligation de te citer tes droits.

— C'est déjà fait, s'empressa de rétorquer Adler en jetant un regard de biais en direction du Poussin. Monsieur ici présent terminait justement sa litanie lorsque tu es entré.

— Bon, c'est toujours ça de fait, fit Verdon en se grattant machinalement la tempe. Tu vas sûrement me dire que j'en viens un peu rapidement au fait, mais..., y a un détail qui me chatouille: que fait ce mec sur ton étal, alors que ta caisse enregistreuse est là-bas, près de l'entrée?

— Ça n'a rien de compliqué, expliqua le boucher, sur un ton étonnamment neutre. En entrant, ce trouduc s'est sans doute pointé à la caisse, du moins j'imagine parce que, d'où je suis, je ne vois pas la porte, comme tu peux le constater toi-même.

Verdon acquiesça d'un hochement de tête.

— Comme ma fille était aux toilettes, dès que j'ai entendu tinter la clochette, sans savoir qui entrait, j'ai tout simplement crié pour avertir que j'étais dans l'arrière-boutique, comme je le fais toujours, quoi! J'étais occupé à débiter une pièce de viande et je tournais le dos au comptoir, quand ce trouduc a tiré au plafond... Je réponds pas de la suite. Les vieux réflexes ont simplement refait surface.

À l'instar d'un vieux boxeur éreinté, Adler lâcha un bref soupir et laissa retomber ses épaules. Sans changer de ton, il ajouta :

— C'est mon couperet qui l'a mis au tapis.

— OK, c'est bon pour le moment, Gustave. L'ambulance arrive et plein d'oreilles indiscretes vont bientôt arriver. Je crois qu'il est préférable de poursuivre cette conversation au poste. Quelqu'un va ramener ta fille chez elle. Ça te va comme ça?

Adler acquiesça d'un geste de la tête, puis demanda :

— Et on va me passer les menottes?

— Pas question de te passer les bracelets, Gustave. Pour le moment tu es encore un témoin, pas un accusé. C'est à la justice de trancher, pas à moi. Toi et moi allons simplement mettre les choses au clair sur papier, ça te va? Au fait, j'y pense, qui c'est celui-là? s'enquit Verdon en se tournant vers le Poussin.

— J'y ai pas touché, moi, s'empressa de rétorquer le jeunot. Je ne voulais pas contaminer la scène de crime.

« Wow! En plus, il est instruit, ce jeune. Vive le Canal Découverte » songea Verdon en laissant dévier son regard sur la nuque du cadavre, immobile. D'un geste souple, quoique respec-

tueux, il releva la tête du mort et se pencha légèrement vers l'avant pour ne pas modifier la position du corps.

— Oh! Mais c'est notre ami Blackburn, Léon de son prénom, s'exclama Verdon en laissant retomber la tête sur l'égal. Je consultais justement son dossier il y a une quinzaine de jours. Monsieur bénéficiait d'une conditionnelle depuis à peine deux mois. Sauf que là, c'est perpet' qu'il a pris.

Les grelots de la clochette accrochée à la porte tintèrent de nouveau.

— Hé! Dorian, t'es où?

— Ah! Brian? On t'attendait justement. On n'a rien touché. Monsieur Adler va me suivre pour faire sa déposition et je te ferai suivre le rapport.

— Parfait! En passant, il y a l'ambulance qui arrive et... oups! laissa échapper le technicien en scène de crime, alors qu'il contournait l'étagère. On dirait bien qu'il y a plus urgence.

— En effet: rien d'urgent, lâcha Verdon, en passant près de lui, le témoin sur les talons. Nous, on s'en va compléter les formalités. À plus tard, donc!

— J'espère que t'as rien contaminé, toi, le jeune..., furent les derniers mots qu'entendit prononcer Verdon tandis que la porte se fermait derrière lui avec son tintement du temps des Fêtes.

Les curieux, toujours massés devant la boucherie, gênaient les ambulanciers qui cherchaient à entrer avec leur civière. Les policiers durent user d'un peu de force pour ouvrir un passage. Un homme fut involontairement projeté sur Verdon.

— T'es témoin de quelque chose, toi? lui demanda abruptement le détective.

— Non! Non! Rien, j'étais simplement là par hasard, se défendit l'homme en remontant d'un index expérimenté la visière de sa casquette d'un mauve fluo.

— « Hasarde » donc ailleurs, dans ce cas, rétorqua Verdon en repoussant sans ménagement l'importun.

Dès qu'Adler eut fait claquer sa portière, Verdon fit hurler deux fois sa sirène, enclencha la marche avant et traversa lentement le stationnement. La masse compacte des curieux se dilua aussitôt pour laisser passer le véhicule qui fonça vers le feu vert à l'intersection de Brochu et de Napoléon, puis disparut sur les chapeaux de roues, en tournant à gauche.

4

— Appel à toutes les unités. Signalons un forcené dans une Corvette rouge, modèle 1971. Une poursuite vient d'être engagée à l'intersection des rues Tortellier et Gamache. La voiture fonce sur Gamache, direction Est. Elle est volée, j'ai son propriétaire qui fulmine sur la deuxième ligne, précisa le réparateur, un sourire dans la voix. Méfiez-vous, le voleur est prêt à tout. On me signale qu'il vient de griller les feux de l'intersection Gamache et Smith sans même effleurer les freins et...

— C'est reparti pour un tour, lâcha Dorian en écrasant l'accélérateur et en enclenchant la sirène.

« Faudra pas qu'on traîne à le coincer, j'ai faim, moi. Puis j'ai pas l'intention de manger tout seul au resto alors que les serveuses se tournent les pouces en attendant que je lève les pattes, se dit-il en jetant un regard torve à son Motorola. »

— La Corvette a changé de direction. Elle fonce par le sens unique de Bernatchez..., grésilla encore la radio.

« Au moins une bonne nouvelle, j'suis à quinze secondes de là. Je prends Humphrey, et dès que j'entrevois le museau rouge de la Corvette, je me fous en travers de la route. Si les autres font comme moi, à force de lui couper la route, quelqu'un finira bien par le coincer, dans ce dédale de sens uniques. »

— À toutes les patrouilles, la poursuite est terminée, je répète : la poursuite est terminée. La corvette vient de coucher un poteau à l'intersection de A.-Mathieu et Bernatchez.

Dorian s'empara de sa radio et annonça :

— Verdon à Centrale. Je suis à deux pas de là. Je prendrai ma pause déjeuner un peu plus tard. J'ai pas encore mal à la tête, je peux tenir encore un peu.

Déjà proche du lieu de l'accident, Dorian n'eut qu'à tourner à droite au bout d'Humphrey, rouler une centaine de mètres et écraser les freins. Il se gara en bordure du trottoir et sorti immédiatement de la voiture. Une odeur de caoutchouc brûlé flottait dans l'air. Les traces de freinage de la Corvette étaient impressionnantes. Les traces noires faisaient un double S, presque sensuel, qui disparaissait sous la voiture banalisée qui reniflait les pots d'échappement de sa proie immobilisée. Tandis qu'il s'approchait, il ne put s'empêcher de faire une analogie qui le fit sourire. Positionnée de la sorte, la voiture de patrouille évoquait un abominable bâtard qui, de son museau, furetait les parties intimes de la plus jolie chienne de la rue. La vue des armes que les deux flics braquaient sur la voiture rouge ramena illico Verdon à la réalité.

— Du calme, cria-t-il à l'intention de ses collègues nerveux sur la détente. Du calme, les gars, ce n'est peut-être qu'un adolescent en cavale...

Sourds aux arguments de leur confrère, les policiers s'en tenaient aux consignes du manuel.

— Montre-moi tes mains, sors-les par la fenêtre, cria celui qui avait la hanche collée contre l'aile arrière gauche de la *Corvette*.

Deux mains passèrent par la fenêtre et s'affaîsèrent sur le rebord de la portière. Les deux policiers se ruèrent de part et d'autre de la voiture et plongèrent aussitôt les yeux à l'intérieur. Le visage de l'individu assis sur le siège du conducteur était couvert de sang. Sa ceinture de sécurité n'était pas attachée. Pas besoin d'être devin pour comprendre qu'il s'était fracassé le crâne contre le pare-brise. Malgré le sang qui lui souillait le visage, le jeune homme souriait au policier qui l'observait par la vitre baissée.

Dorian arriva à ce moment-là. Son collègue lui céda sa place et le détective se pencha à son tour

— Bon, ça va petit ? lui demanda-t-il.

— Ça valait le coup...

— T'as quel âge ? poursuivit le détective.

— Dix-huit ans, demain... et presque toutes mes dents, si elles ne se sont pas toutes cassées.

— Il t'en reste encore, ne t'inquiète pas. Pour le moment, je vais te demander de ne pas bouger. Une ambulance est en route. On ignore si t'as pas quelque chose de cassé. As-tu de la difficulté à respirer?

Le jeune balança mollement la tête de gauche à droite.

— Non? Pas trop? Tu vas donc rester assis sur ce siège et attendre sagement les secours. Profites-en bien, tu n'y remettras pas les fesses de sitôt.

En partie pour lui-même, Dorian ajouta :

— Et je te souhaite de ne pas t'être trompé sur ta date d'anniversaire, parce que si c'est le cas, t'es pas sorti de l'auberge!

Le bruit d'une sirène commença à se faire entendre au loin. Dorian se releva et s'adressa à son confrère qui refermait son holster.

— Cette caisse, elle appartient à qui?

— On va bientôt le savoir, Allan est justement en train de consulter le C.R.P.Q.¹

— Hum... ouais, fit Dorian, reculant d'un pas pour observer les dégâts faits à la Corvette.

À l'impact avec le poteau, la calandre s'était fracturée en une multitude de morceaux de plastique d'où s'échappait une vapeur à l'odeur sucrée.

— Je m'en doutais, le *rad* est crevé...

Comme les roues avant lui paraissaient un peu hautes par rapport à l'aile, Dorian se pencha pour regarder sous la voiture. Il découvrit immédiatement le pot aux roses. En frappant la bordure de la route, la voiture avait bondi de quelques centimètres. Sa vitesse, multipliée par son poids, avait propulsé la Corvette dans une courbe ascendante. Le poteau de bois s'était bien cassé à l'impact, mais à une hauteur d'environ cinquante centimètres. Ces précieux centimètres formaient maintenant une souche sur laquelle s'était empalée la voiture. Il n'y avait pas que le radiateur qui avait rendu l'âme.

— C'est un châssis monocoque... ça ne va pas être facile à remettre droit, et puis le carter est défoncé. Je ne donne pas

1 - Centre de renseignements policiers du Québec.

cher du bloc-moteur qui doit sûrement être fendu, dit une voix derrière Dorian.

— Hein ? T'es qui, toi ? S'enquit le détective, en se retournant comme si le feu avait pris dans son pantalon.

Un homme, avec une casquette mauve enfoncée sur le crâne était presque collé sur ses talons. Dorian releva la visière pour voir son visage. L'homme cligna deux fois des yeux, avant d'expliquer :

— Ben... , je me baladais dans le coin. Avec tout le boucan que font vos sirènes quand vous jouez à la police, comment voulez-vous qu'on ne soit pas tenté de venir jeter un coup d'œil ?

— Quoi qu'il en soit, vous n'avez rien à faire ici. Veuillez quitter les lieux, s'il vous plaît.

L'ambulance dérapa presque en tournant le coin de la rue. Dorian ne put s'empêcher de lui trouver des ressemblances avec un taureau furieux.

« Il n'y a que la sirène qui ne cadre pas. Le jour où un taureau va se mettre à hurler de cette façon, c'est parce qu'on aura réussi à le faire entrer dans un justaucorps de ballerine. »

— Hé ! Dorian, j'ai l'identité du proprio de l'épave.

— Et c'est ?

— Tiens-toi bien, un disciple de Thémis...

— Un avocat ?

— Et pas n'importe lequel...

— Un instant, tempéra Dorian en se retournant pour intimer au mécanicien en herbe de filer. Mais ce dernier avait disparu.

— OK ! Vas-y Julien, tu disais ?

— Maître Walter Leblond.

— Leblond ?

— T'es certain qu'Allan n'a pas communiqué l'immatriculation à l'envers ?

— Aucun doute là-dessus, confirma Julien. Il l'a répété deux fois.

« Hum... se dit pensivement Dorian. J'ai pas l'impression que le jeunot va s'en tirer facilement. »

Les bras croisés sur sa poitrine et un poing appuyé sous le menton, Dorian fixa sans les voir les infirmiers qui, avec des gestes mesurés, sortaient l'adolescent de la voiture. Les grondements sourds de la dépanneuse qu'on avait appelée pour extraire

la Corvette de son podium improvisé, ne le sortirent pas de sa réflexion. Lorsque les infirmiers eurent fait place nette, Dorian s'empressa de plonger la tête à l'intérieur de la cabine. Il se redressa avec un sourire énigmatique, puis fit signe au chauffeur de la remorque de faire son travail.

— Wow! s'exclama ce dernier en se penchant. Et je vais faire comment pour sortir ça de là, moi?

— Elle n'est pas *kaput*, selon toi? lui demanda Julien, tandis que Dorian s'éloignait.

— Ben..., fit le chauffeur en se grattant une oreille, si j'utilise des crics ici et là... peut-être que...

— Achève-la! cria Dorian sans se retourner. Les assurances paieront la note, c'est tout. Et moi, je ferai mon rapport après avoir mangé. Pour le moment c'est primordial que j'aie me sustenter. Le petit nain sous mon crâne vient de se réveiller, je crains qu'il n'entame bientôt son solo de batterie contre les parois de ma tête.

Sur ce, Verdon quitta les lieux. Alors qu'il passait devant la dépanneuse, il remarqua à peine le mécanicien qui se choisissait une paire de crochets parmi la panoplie que contenait son coffre. Au salut que lui adressa Julien, il répondit par un geste mécanique. Dorian n'avait qu'une seule idée en tête: manger. Il ne vit même pas l'homme qui, du trottoir, le suivait des yeux tandis qu'il passait devant lui. Un homme coiffé d'une casquette mauve.

5

Tandis que le soleil se dérobait derrière l'ellipse terrestre, Dorian Verdon franchissait la porte de la salle 1 du cinéma local. Il adorait y aller le mercredi. Ce jour avait le double avantage de couper la semaine en deux, et d'être une soirée où peu de gens venaient voir un film. Ce mercredi-ci ne dérogeait pas à la règle. On avait beau projeter une méga production américaine avec Gibson en tête d'affiche, personne ne se bousculait au tourniquet. Dorian ne compta que six ou sept spectateurs dans la salle.

« Merveilleux ! songea-t-il. Je peux m'installer où je veux sans avoir à me confondre en excuses à cause de ma taille. Un autre avantage des mercredis. »

Dorian visa une place qui lui permettrait de profiter au maximum des effets Dolby. Avec un sourire de satisfaction, il se laissa tomber sur un siège situé approximativement au centre de la salle. Bien qu'il vienne là pour oublier le travail, il ne parvenait pas à décrocher du boulot. Son esprit fonctionnait comme un mécanisme à mouvement perpétuel, et le braquage de la boucherie le taraudait. Ce drame était lourd de conséquences. Les semaines qui allaient suivre seraient un véritable cauchemar pour Gustave Adler. Bien qu'il soit évident que ce dernier ait agi en état de légitime défense, son passé militaire remonterait inmanquablement à la surface. Selon qu'il tombe sur un jeunot aux dents longues plutôt qu'un vieux et sage routier de la Couronne, Adler pouvait très bien voir sa boucherie se trans-

former en note de voleur à toge. Un voleur du genre Walter Leblond. En repensant à lui, Dorian se dit qu'on aurait pu lui voler une flotte entière de Corvettes, qu'il n'aurait pas versé une seule larme. De surcroît, pleine de trous comme elle l'était, son histoire de vol de voiture avait tout d'une meule d'emmental. Le détective n'eut pas à ressasser très longtemps ses souvenirs pour se rappeler leur conversation téléphonique. Certains détails, pour le moins troublants, resurgirent aussitôt à son esprit. À peine lui avait-il annoncé avoir arrêté le principal suspect du vol de sa voiture, que Leblond s'était mis à hurler :

— Le fils de pute! C'est sans anesthésie et de mes propres mains que je vais lui arracher la tête, moi, à cet enfoiré!

— Vous ne voudriez pas connaître son identité, par hasard? lui avait demandé Dorian.

— Et comment, que je veux la connaître!

— C'est un jeune, pas fiché chez nous, dix-huit ans demain.

— Dem... *ain*? Avait enchaîné l'avocat, en fausse note.

« Holà! songea promptement le détective. Ce "ain" à l'inflexion chevrotante... ça ne passe pas. Leblond est le Charlton Heston du barreau. Pour lui, mentir et respirer sont deux réflexes autonomes. Quelque chose lui a échappé, là, c'est certain. Que le diable me fasse rôtir à la broche s'il n'y a pas là anguille sous roche. »

— Pardon? vous disiez? s'excusa Verdon. Il y a un bruit fou autour de moi, vous pourriez répéter?

— Euh... excusez-moi, je réfléchissais tout haut. Tout en vous parlant, je consultais mon carnet de rendez-vous. Je dois être à Québec demain après-midi pour le dépôt d'une preuve... Je dois absolument réviser ce dossier aujourd'hui. Je... j'ai besoin de m'y replonger. Dès mon retour, nous réglerons ça. En attendant, si vous pouviez terminer le rapport pour les assurances, je vous en serais reconnaissant. Je dois vous laisser, à plus tard Inspecteur Verdon.

Click!

— Carnet de rendez-vous, mon œil! Économise donc tes salades pour la racaille que tu défends, saleté de doryphore² à rabat. Je vais découvrir ce que tu caches et m'offrir le luxe de le dévoiler au grand jour, moi.

2 - Insecte coléoptère, parasite des feuilles de pommes de terre qu'il dévore.

— Vos propos s'insèrent dans la catégorie humour noir ou médisance, selon vous, Monsieur Verdon? susurra une voix derrière lui.

— Hein? mais qu'est-ce que..., fit Dorian en se retournant.

— Chut! Pas si fort. Il y a plein de gens qui viennent ici pour être tranquille, s'empessa d'ajouter son interlocuteur.

Le regard aussi acéré qu'un épieu, Verdon cloua l'impertinent sur son siège.

— Hé! Quel regard intimidant! Restons calmes, s'il vous plaît. Ce n'est tout de même pas moi qui profère des méchancetés.

— Mes réflexions ne regardent que moi. De toute manière, j'ai de comptes à rendre à personne. Et encore moins à un inconnu.

— Holà! Vous êtes dur avec moi, Monsieur Verdon, rétorqua l'homme en agitant son doigt comme un balancier.

— D'où tires-tu mon nom, toi?

— Vous ne vous rappelez pas? Pourtant, on s'est adressé plusieurs fois la parole vous et moi, ces derniers temps. Écoutez, ce n'est pas bien grave si vous ne me situez pas. Je suis juste venu vous remettre ceci, répondit l'homme en lui présentant une enveloppe au format d'une carte de vœux. N'ayez crainte, son contenu n'est ni saupoudré d'anthrax ni relié à un quelconque détonateur. Si détonateur il y a, c'est en vous que vous le découvrirez. Faites-moi confiance. Cela n'a rien d'une blague. Faites-moi simplement confiance, répéta-t-il en le pénétrant du regard, vous ne serez pas déçu.

Plus curieux qu'étonné, Verdon arracha l'enveloppe des mains de son interlocuteur. En se retournant, il rétorqua :

— Là! C'est fait, vous êtes content? Disparaissez maintenant!

Dorian eut beau tendre l'oreille le plus subtilement du monde, il n'entendit rien. Pas un merci, pas un soupir de satisfaction, ni même les grincements du siège qui bascule lorsqu'on quitte sa place. Jetant un coup d'œil rapide à sa montre, il calcula devoir patienter encore une bonne dizaine de minutes, avant que ne soient lancées les bandes-annonces.

« Et puis au diable les apparences, ce coco va me cracher ses intentions. »

Vif comme un lièvre, Dorian se retourna. Personne. Il n'y avait personne. Le siège derrière lui était vide. Aussi vide que le cerveau d'une peluche. Voilà bien la première fois que quelqu'un

lui obéissait à la lettre. N'eût été cette enveloppe entre ses doigts, il aurait été prêt à parler avec le premier venu qu'il avait tout imaginé.

« Bon ! S'il n'y a personne pour se payer ma tête... pourquoi me priver ? »

Ses doigts froissèrent le cachetage et lui soutirèrent le contenu. Un seul mot était écrit à l'arrière d'une carte postale affichant un château : Merci.

« Merci ? Merci de quoi ? Qu'est-ce que ça veut dire cette connerie ? »

Dorian pivota plusieurs fois la carte recto verso. Puis chercha à lire la description du lieu.

« Rien à faire, pas assez de lumière et puis j'ai pas pris mes lunettes, se morigéna-t-il en rapprochant et reculant la carte pour en tirer le meilleur parti. En fait, on dirait une abbaye plutôt qu'un... »

Une impression de vertige s'empara brutalement de Dorian, qui ferma les yeux et secoua la tête. Aussitôt, le sol se déroba sous ses pieds. Il n'eût d'autre choix que d'obéir à la gravité. Ses talons heurtèrent si sèchement le sol qu'il perdit l'équilibre et roula sur le dos, le souffle coupé. Puis il rouvrit les yeux.

« Une geôle ? Je suis dans une geôle ? Mais qu'est-ce qui se passe ici ?... Récapitulons, se dit-il : il y a deux secondes, j'étais au cinéma, puis j'ai fermé les yeux. Je les rouvre, et je me retrouve prisonnier de la Bastille. Reprenons l'exercice à rebours ! Je les referme et... mais où suis-je ? Mon Dieu, que se passe-t-il, que se passe-t-il ? Du calme ! Pas de panique, mon grand ! La solution est simple. Tu es chez toi, dans ton lit, et tu rêves que tu es au cinéma où tu te fais interpeller par un inconnu qui t'offre une carte qui... Oui, c'est ça, avale ta pilule Verdon. Tu vas bientôt te réveiller et les choses vont s'éclaircir d'elle-même. »

Il explosa alors d'un grand éclat de rire. Un rire sans joie, nerveux, dont l'écho résonna dans la pièce humide.

« Le moins que je puisse dire c'est que mon imagination est très fertile. Quel réalisme ! Tout y est, même le froid, brrr ! Vivement que... »

Des chuchotements interrompirent son monologue intérieur. Les sons passaient par l'oculus d'une massive porte basse, bardée de clous.

« Au moins, des gens arrivent. Pas trop tôt. La suite sera prévisible: on va me révéler quelque abomination, puis me libérer de ce cachot en échange de la promesse de leur venir en aide. C'est malheureux que j'aie pas le talent ni la plume d'un R. L. Stevenson: "Ce rêve dans lequel vous êtes le héros", ça aurait fait un titre prometteur. »

— Bon! gronda-t-il, vous allez la faire tourner, cette clé? Ouvrez là donc, cette maudite porte, qu'on en arrive au dénouement et que je me réveille enfin dans mon plumard. J'ai pas que ça à faire, moi, cauchemarder. J'ai des criminels à démasquer, moi! Au fait, qu'est-ce que j'ai bien pu manger avant d'aller au lit?

Le croassement d'une corneille lui fit tourner la tête. Sur sa gauche, très haut percé, un minuscule fenestron obstrué par des barreaux lui permit d'entrevoir un bout de ciel. Un ciel d'humeur automnal, à mi-chemin entre la grisaille et la morne nuit.

« Même pas original, rumina-t-il pour lui-même. Passez-moi une épée et dites-moi où se cache votre dragon. Dans les cinq minutes qui suivent, je vous le tranche en rondelle, et puis je quitte ce décor kitsch. »

La clé cessa subitement de tourner dans la serrure et lui ferma le caquet. Il y eut un bruit sourd, sans doute provoqué par un coup d'épaule, puis la porte commença à s'entrouvrir avec moult grincements pour laisser passer un cortège d'hommes vêtus de robes de bure. Dorian recula discrètement dans l'ombre. Le dernier individu à pénétrer dans la minuscule pièce tenait un enfant dans ses bras. Le groupe d'une vingtaine de personnes forma rapidement un cercle au centre duquel s'installa le porteur de l'enfant. Une étrange mélodie planait dans l'air. Des sons parfois rauques, parfois doux, qui suivaient un rythme entêtant. L'un des hommes, qui semblait institué d'un pouvoir supérieur, leva les mains vers le plafond et se mit à psalmodier plus fort que les autres. Aux oreilles de Dorian, cela ne faisait qu'ajouter de la dissonance à la cacophonie. Puis ce même chantre supérieur glissa une main sous sa bure. Le son que produit l'acier qu'on retire de son fourreau crissa dans l'air. La main réapparut, armée d'une longue dague. La vue de la lame eut l'effet d'une douche froide sur Dorian. Il explosa :

— Hola! Ça suffit pour le folklore. Lâchez cette dague!

Aucune réaction.

« T'es dans un rêve ducon. Tant que tu y es, fais-leur donc trois ou quatre pas de danse en criant : "Police !" S'ils ne se jettent pas à genoux en levant les mains en l'air, au moins se tordront-ils de rire. Et puis merde ! Qu'est-ce qu'il te prend de palabrer à vide ? Tu campes le premier rôle dans une dramatique onirique, pas dans le monde réel ? Offre-toi du bon temps ! »

Sans plus réfléchir, Dorian plongea sur le premier encapuchonné à sa portée. Mal lui en prit. Il passa à travers ce dernier comme s'il se fut s'agi d'une simple projection holographique. Propulsé par son élan, il se retrouva au centre du cercle, face à l'homme qui tenait l'enfant. Sa réaction fut instinctive et foudroyante : direct du gauche, crochet du droit et attaque avec le revers du coude... pour n'atteindre que le vide. Bien qu'il soit conscient de la futilité de ses tentatives, Dorian ne put endiguer la rage qui montait en lui. Il se remit aussitôt à frapper et frapper jusqu'à ce que son corps soit en nage. Comme il commençait à s'essouffler, le chanfre supérieur cessa de psalmodier et s'avança jusqu'à l'enfant. De sa main libre, il dégagea une partie des linges qui le couvrait, puis éleva son bras armé. Incapable de soutenir la vision d'horreur qui allait suivre, Dorian crispa les poings, hurla et se détourna pour ne rien voir de l'horrible spectacle. Son ouïe ne fut toutefois pas épargnée. La lame pénétra le petit corps avec une telle puissance que les os de la cage thoracique émirent un craquement sec lorsqu'ils heurtèrent la garde de l'arme. Dorian sentit ramollir ses genoux. Il avait beau se répéter que ce n'était qu'un cauchemar, son impuissance lui soulevait le cœur. Un goût de fer envahit soudain sa bouche.

— Merde ! éructa-t-il en libérant ses lèvres de l'étau de ses dents. Manquait que ça pour compléter le cliché.

Alors qu'il allait esquisser le geste de tâter du doigt sa blessure, un cri jaillit :

— Dorian !

— Hein ? laissa échapper ce dernier en sursautant. Un direct au plexus ne l'aurait pas moins estourbi.

À quelques centimètres au-dessus du petit corps supplicié, flottait, ou plutôt surnageait, il n'aurait su le dire, une silhouette d'une blancheur inouïe. D'abord indistincte, elle se définît petit à petit jusqu'à adopter une apparence humaine. Émergèrent alors

une tête, des épaules puis une poitrine où s'interrompit la transformation. Seul le visage continua de se préciser. « Céleste ! » fut l'unique adjectif qui lui vint à l'esprit pour décrire la pureté du sourire qui lui apparut.

« Une âme, mon Dieu, je vois une âme », marmonna Dorian, hébété.

Après quoi leurs regards se dissocièrent et l'âme se tourna vers son enveloppe charnelle. La détresse qu'elle éprouva alors fut si vive que Dorian la ressentit comme sienne. Avec des efforts manifestes, elle finit par se délester de son grappin terrestre et voleta, semblable à un papillon, vers la liberté que lui offrait le fenestron. Le soulagement qu'éprouva Dorian en voyant la forme éthérée prendre son envol fut de courte durée. À peine celle-ci eut-elle franchi l'ouverture, que le ciel s'opacifia et qu'une odeur de soufre satura ses narines. Un hurlement insoutenable le contraignit à fermer les yeux...

Des coups de feu claquèrent dans ses oreilles. Dorian écarquilla les yeux. La course-poursuite en voiture qui se déroulait à l'écran le stupéfia. C'était à n'y rien comprendre ! Un battement de cils plus tôt, il était prisonnier d'un cachot médiéval et assistait à l'envol d'une âme désincarnée. Deux fractions de seconde plus tard, il se retrouvait enfoncé dans ce siège de cinéma qu'il était convaincu de n'avoir jamais quitté. Désabusé, Dorian se leva et quitta la salle.

« Dans de telles circonstances, rien ne vaut une bonne marche et l'oxygène qu'elle apporte, bredouilla-t-il pour lui-même. M'endormir dans une salle de ciné, qui aurait cru qu'une telle histoire pouvait m'arriver ? Il va vraiment falloir que je revoie mon alimentation. Dès demain : je quintuple ma dose quotidienne de café et je privilégie les chocolats pendant les pauses. Et si ça ne suffit pas, j'adopte la cigarette comme maîtresse. Avec un tel mode de vie, je ne terminerai peut-être pas l'année vivante, mais j'aurai la satisfaction de ne plus m'assoupir sur les bancs d'école. »

Tout en riant jaune, Dorian traversa le boulevard et coupa à travers le stationnement de l'hôtel Mingan. Agissant comme s'il avait trente-cinq ans de moins que ce que son baptistaire certifiait, il enjamba la haute barrière qui clôturait le terrain et

atterri dans l'arrière-cour d'un immeuble. La pelouse touffue lui permit un atterrissage en douceur. Il appréciait le dédale de rues qu'il allait emprunter. Lorsqu'il était enfant, tout ce quartier n'était qu'un lopin de terre en friche qu'il traversait cinq jours par semaine pour se rendre à l'école.

« Les temps ont bien changé », se dit-il en tendant l'oreille. Quelqu'un le suivait. Faisant comme s'il n'avait rien remarqué, Dorian tourna à l'angle de l'immeuble et s'adossa contre le mur. Il n'eut pas à patienter très longtemps. Une silhouette tourna presque aussitôt. Dorian réagit au quart de tour. De sa large main, il empoigna par l'avant le vêtement du gaillard qui le filait. Il le plaqua rudement contre le mur de briques. Fléchissant les jambes pour se mettre à sa hauteur, il lui enfonça aussitôt un avant-bras sous la gorge. L'obscurité lui masquant toujours l'identité de sa proie, il lui susurra à l'oreille :

— T'es qui, toi ?

— Quelqu'un de bien, grogna difficilement sa victime. Si vous relâchiez votre prise, je me ferais un plaisir de répondre à votre question.

Dorian laissa s'écouler quelques secondes.

— Je vous le jure, Monsieur Verdon.

Dorian fut à peine surpris que ce guignol l'appelle par son nom. Son bras relâcha la pression. Il planta le loustic sous la lumière du lampadaire. L'homme en profita pour plonger une main dans la poche arrière de son jean. Il en extirpa un objet inattendu : une casquette mauve. Étonné, Dorian fronça les sourcils. Tout à coup, les pièces du puzzle s'emboîtèrent. Cette casquette, il l'avait à peine remarquée sur les lieux du braquage à la boucherie, mais il l'avait bien vue à l'occasion de la mésaventure de la Corvette. À tel point que le visage qu'elle dissimulait lui apparut sous un tout nouvel angle.

6

— L'hypnotiseur du cinéma! rugit Dorian en resserrant sa poigne sur la veste. Tu ne t'en tireras pas sans une explication logique cette fois, mon bonhomme. Je me doutais bien que j'avais eu de l'aide pour m'endormir. Tu as intérêt à me cracher la vérité, et à me retirer les foutues aiguilles vaudoues que tu as plantées dans ma cervelle sinon, avec le contenu de la tienne, je vais faire un malheur d'art abstrait sur le macadam!

Lui plaçant un poing sous le nez, il ajouta :

— C'est un langage suffisamment limpide pour toi, ça ?

— Tout à fait, mais je tiens à vous rassurer, Monsieur Verdon. Je n'ai rien implanté dans votre cervelle. Vous avez fait un rêve étrange, n'est-ce pas ?

— Je tiens à t'avertir : les deux kilos d'os contenus dans la masse que tu vois au bout de mon bras vont bientôt faire des choses étonnantes avec ta tronche, si tu ne changes pas de disque.

— Monsieur Verdon, nous sommes entre gens civilisés. Je ne crois pas qu'il soit vraiment nécessaire de poursuivre cette conversation sur ce ton. Si vous le permettez, je vais vous montrer quelque chose.

Ajoutant le geste à la parole, l'homme éleva ses bras au-dessus de ses épaules et étira les manches de sa veste en cuir de manière à exhiber ses avant-bras. Au premier coup d'œil, Dorian n'y vit qu'un horrible amalgame de tatouages. Toutefois, en y regardant

de plus près, il découvrit autre chose : de longues et fines lignes ; toutes faites de points minuscules.

— Ce corps, poursuivit l'homme en ramenant ses bras le long de ses hanches, ne connaît que la souffrance. Éclatez-moi la tête si ça vous chante, mais vous ne saurez jamais ce que j'ai à vous apprendre.

Relâchant sa poigne, Dorian rétorqua :

— Et qu'est-ce qu'un camé de première pourrait bien m'apprendre ?

— Ce que vous avez vu, ou plutôt ce que vous avez vécu est ce qu'on appelle un songe prémonitoire.

— Ton dernier *fix* remonte à quand ?

— Cette question est hors contexte... Je suis clean depuis trois jours.

— Trois jours ? Tu rigoles ? Vu les traces que tu as sur les avant-bras, je me demande si trois ans suffiraient pour te ramener sur terre.

— Vous, vous avez déjà consommé ?

— Que par voies naturelles et le seul acide que j'ai jamais pris est du salicylique. Mon dealer me le file généralement dans des petits pots sur lesquels est inscrit le mot « aspirine ».

— Donnez-moi cinq minutes de votre temps, Monsieur Verdon. Juste cinq minutes, pendant lesquelles je vous demanderai de faire abstraction de mon passé de camé pour écouter ce que j'ai à dire. Vous allez être renversé.

Dorian n'avait pas hoché la tête que déjà l'homme s'emballait.

— Vous vous êtes retrouvé dans un genre de cachot et autour de vous il y avait des hommes vêtus de robes de bure, n'est-ce pas ? Ils ont assassiné un enfant sans que vous puissiez faire quoi que ce soit pour les arrêter, et l'air que vous respiriez empestait le soufre, c'est ça ? Dites, c'est ça ?

— Mais qu'est-ce que...

— Le réalisme était percutant, non ? Et l'âme, vous l'avez vu l'âme ? Vous avez vu ce qui lui est arrivé lorsqu'elle a tenté de s'échapper ?

— Hé ! Minute le taré ! objecta Dorian qui, pour le freiner, le frappa avec sa paume.

— Je vous en prie, laissez-moi terminer. Je ne vous demande que cinq petites minutes...

— Deux se sont déjà écoulées, fit remarquer Dorian.

— Je savais que vous accepteriez. Pour récapituler ce que je disais, vous avez fait un rêve prémonitoire. Tous les grands de ce monde, les bons comme les mauvais, ont, à un moment ou un autre de leur existence, vécu de telles manifestations oniriques. Les Césars, Alexandre le Grand, Gengis Khan... Citez-moi tous les noms qui vous viennent à l'esprit et vous serez encore à mille lieues de la réalité. Les rêves prémonitoires ne sont ni réellement des rêves ni des cauchemars. Pour faire une analogie simple, je vous dirais que ce sont des appels interurbains de l'au-delà. Comme un message laissé sur votre répondeur. Vous êtes libre de l'écouter ou de l'effacer.

Incapable de se contenir plus longtemps, Verdon éclata de rire.

— Dis, ce ne serait pas le tout dernier concept publicitaire mis au point par Bell, ça ? Non, attends, je l'ai : c'est un nouvel attrape guignol pour une secte dont je n'ai pas saisi le nom. Allez ! Rafraîchis ma mémoire.

— Il n'y a pas de secte. Je sais que c'est dur à avaler, mais j'essaie de vous faire comprendre que nous sommes en plein cœur d'un complot ourdi par le Marionnettiste de l'enfer. Le Prince des ténèbres en personne, Lucifer, qui a décidé d'avancer l'Armageddon. Le monde, tel que vous le connaissez, en est à son dernier souffle. Ce que vous avez vu dans la prémonition n'a pas encore eu lieu, mais va bel et bien arriver.

— Ben voyons ! J'aurai au moins le temps de profiter de ma retraite ? Elle arrive dans quatre ans et des poussières. J'aurai alors cinquante-six ans... Je pourrais me recycler dans la littérature. Avec ton imagination et le talent d'écrivain que j'ai développé à écrire des procès-verbaux, tous les espoirs sont permis.

— Si vous pensez que votre humour va sauver le monde, vous philosophez à vide. Plus je m'évertue à vous ouvrir l'esprit, plus vous donnez des tours de clef. Pour une fois, juste une fois, Monsieur Verdon, mettez de côté votre pragmatisme de flic. Écoutez ce que je vous dis et acceptez ma parole : Lucifer fomenté un plan infallible pour renverser Dieu. La permutation des vases, vous connaissez cette expression ?

— Transvaser un liquide d'un contenant à un autre, génial ! Pourquoi n'y ai-je pas pensé le premier, fit Dorian en tournant les yeux vers le ciel.

— C'est ce que s'apprête à faire le Malin. Transvaser les âmes pures de l'Éden à la Géhenne, et la simplicité de sa méthode n'a d'égal que sa cruauté.

— C'est ça ! Et en plus, tu sais comment il veut procéder ?
Wow ! Tu m'épates.

Ignorant le sarcasme, l'homme poursuivit sur sa lancée.

— Je sais aussi qu'il a à sa disposition des légions de disciples qui n'attendent qu'un signe de sa part pour entreprendre un carnage tel que la Terre n'en a jamais connu. Son objectif est de spolier Dieu d'un maximum d'âmes en première incarnation. Cela se déroulera exactement comme dans votre rêve, Monsieur Verdon, avec des enfants, car Lucifer convoite des âmes privées de destin. Des âmes qui n'ont jamais expérimenté le libre arbitre. Des âmes pures.

— Un instant, mon coco, l'interrompt Dorian. Si je suis bien la logique de ton raisonnement, cela voudrait dire qu'une fois l'équilibre des forces inversé, Lucifer, comme tu dis, usurpera le pouvoir de Dieu. C'est ça ?

— Exactement ! Vous avez compris, s'empresse d'acquiescer son interlocuteur, en déployant un large sourire.

— Ça ne fait aucun doute, j'ai compris. Toutefois, il reste quelques petits trous à remplir pour que la lumière de cette révélation puisse éclairer les régions le plus au nord de mon cerveau.

— Tout ce que vous désirez.

— En premier lieu, j'aimerais que tu me dises comment tu as appris tout cela ?

— C'est simple, je suis un ange.

— ...

— Je sais bien que ça paraît étrange, reprit l'homme en se grattant le sommet du crâne avec un air embarrassé, mais je suis bel et bien un ange. Même qu'on parle de moi dans la Bible, vous savez, le gars qui doutait... Thomas. Je suis Thomas, déclara ce dernier comme s'il levait le voile sur le plus grand mystère de l'univers.

Puis, s'emparant de la main droite de Dorian, il se mit à la secouer.

Trop abasourdi pour réagir, ce dernier se laissa faire sur un fond sonore d'engrenages tournant à vide dans sa cervelle. Il

lui fallut quelques secondes pour réamorcer ses mécanismes de réflexions. En balbutiant, il demanda :

— Ah? Oui... bon... je me disais aussi... Non! Non, je m'égare. Ce n'est pas ce que je voulais dire. En fait, ce qui me chatouille, c'est pourquoi tu viens me raconter tout ça à moi, simple mortel, alors que cette cabale concerne Dieu? C'est à Lui, pas à un flic municipal, que tu devrais cafarder.

— Ben voyons! Je suis Thomas, dit-il en écartant les bras, ça devrait combler tous les trous et satisfaire à toutes vos questions. Je suis l'incarnation du doute. Rappelez-vous, dit-il en se tapant sur la poitrine, je suis l'homme qui a refusé de reconnaître Jésus, le Christ sauveur et Fils du Patron. Mon karma, c'est que personne ne me croit jamais. Pas même Lui. Et j'ai beau avoir vingt siècles de réincarnation à mon actif, rien ne change. Je suis prisonnier d'un cycle que vous seul pouvez briser, si vous acceptez de me croire.

Avant d'exprimer son opinion, Dorian prit le temps de bien avaler sa salive. La boule n'était pas grosse, mais sa gorge était sèche. Il mit à profit ce court laps de temps pour prendre un maximum de photographies mentales de ce gars. Tandis qu'il l'examinait, son cerveau prenait des notes à la manière d'un logiciel anthropomorphique. « Un mètre soixante-dix ou soixante et onze pour environ soixante-dix kilos. Cheveux longs, lissés vers l'arrière et retenus par un élastique à la mode Seagal. Rien de particulier sinon... ses yeux. »

Semblables à des billes de malachite, ils exerçaient un magnétisme qui tranchait sur l'ensemble.

« Je me demande... s'il avait ça dans les orbites à sa naissance, ou c'est le résultat d'une greffe illicite d'organes? On jurerait que ce sont les yeux de cette jeune Afghane qu'on voit dans chaque numéro du National Geographic. »

— Écoute, tenta mollement Dorian. Je vais faire quelque chose pour toi.

Il plongea alors une main dans une poche et en retira une poignée de billets. Il choisit deux verts, des vingt dollars, et les glissa dans une poche de la veste de Thomas.

— Prends ça, trouve-toi une chambre quelque part et paie-toi un bon repas. Après une bonne nuit de repos, tu te senti-

ras mieux. Je ne peux rien faire de plus pour toi. Allez! Salut, conclut Dorian qui le contourna pour repartir d'un pas leste.

— Vous ne me croyez pas, hein ?

Son interlocuteur fit mine de ne rien entendre et continua de marcher.

— Vous ne me croyez pas parce que j'ai l'air d'une seringue ambulante, c'est ça? Vous ne vous fiez qu'aux apparences. Il aurait suffi que je me présente à vous sous la forme d'une minette de dix-neuf ans et vous m'auriez écouté en salivant, j'en suis convaincu. Je sais que les nichons font toute la différence et, surtout, ne me dites pas le contraire.

Cette fois, Dorian pivota sur ses talons.

— Ouvre bien tes oreilles, bonhomme! Je ne le répéterai pas deux fois, explosa brutalement Verdon. Uno, je t'ai écouté. Deuzio, ce n'est pas le contenant que tu trimbales sur tes épaules qui me rebute, mais bien l'incohérence du scénario mal ficelé qu'il véhicule. Et tertio, si c'est de la méthadone qu'il te faut pour calmer tes visions édulcorées du ciel et de l'enfer, je t'annonce que tu as frappé à la mauvaise porte. Pour ce genre de drogue licite, c'est à l'hosto qu'il faut s'adresser!

— Vos propos sont injustes et fielleux, Monsieur Verdon. Bientôt, vous allez vous en mordre les doigts. Mais je vous pardonne, car nos routes se croiseront de nouveau. Nos destins sont liés. Vous m'entendez, Monsieur Verdon? Nos destinées sont irrémédiablement liées, cria Thomas.

Mais Dorian Verdon n'écoutait plus. Une petite brise lui sifflait dans les oreilles. Il n'entendait rien d'autre. Et c'était parfait ainsi.

**PROFITEZ D'OFFRES
EXCLUSIVES ET D'INFOS
EN AVANT-PREMIÈRE
EN VOUS INSCRIVANT
À NOTRE NEWSLETTER:**

